
La Grande Guerre patriotique : narrations sociales et monuments de guerre

Michel Bouchard *University of Northern British Columbia*

Ceux qui sont venus à nous avec une épée périront par l'épée.

Alexander Nevski¹

Résumé : Les monuments voués à la guerre abondent en Russie, comme dans de nombreux autres pays. Ils font partie du paysage, tout en le caractérisant. Ces monuments font appel au passé et aux souvenirs. Ce faisant, ils définissent l'appartenance. Et tout en remémorant le passé, ils cherchent également à déterminer l'avenir. Le fait de se souvenir d'une guerre est un acte politique en soi. On se souvient, et en se souvenant on se définit au sein de sa communauté, de son pays et du monde. À tout le moins, c'est le cas dans l'Europe de l'Est et la Russie. Le territoire a été envahi maintes fois au cours des derniers siècles et cela a entraîné le développement d'une mémoire sélective, une « curation » de la nation. Nous étudions ici les souvenirs de la Russie afin de démontrer comment les monuments et les musées de guerre définissent non seulement le passé, mais également le présent et les rêves que l'on forge pour l'avenir.

Mots-clés : Russie, monuments, guerre, souvenir

Abstract: War monuments are abundant in Russia; they are part of the landscape, while defining the terrain. Calling to the past and bringing forth memories, they define belonging, commemorating the past while shaping the future. Remembering a war is a political act and, in remembering, we define our place in our community, country and the world. Such is the case in Eastern Europe and Russia whose territories have been invaded many times over the centuries, which has led to development of a selective memory, the "curation" of the nation. This article explores memories of Russia to demonstrate how monuments and museums of war define the past, present and dreams for the future.

Keywords: Russia, monuments, war, memory

Introduction

C'est par une journée froide et morne de février que je visitais pour la première fois le Parc mémorial de la Victoire (*Park Pobedy*) sur le mont Poklonnaïa en périphérie de Moscou. Un couple de nouveaux mariés se tenait sous le monument et souriait fièrement pendant qu'on les photographiait. Posant sous une stèle à la base de la statue, composée d'une tête de dragon affichant un air sévère, le couple paraissait étrangement insignifiant. Je me demandais comment ils allaient apparaître sur leur photo de mariage, quels en seraient leurs souvenirs, ainsi immortalisés lors du soixantième de seconde nécessaire pour enregistrer l'évènement. Est-ce qu'ils se souviendraient de la fraîcheur de l'air de cette journée, à la fois ennuagée et humide? Bien qu'étrange dans une perspective nord-américaine, il est, dans cette région, normal de prendre une photo de mariage dans un tel emplacement. Le Parc mémorial de la Victoire est un lieu pratiquement saint pour ce peuple (en russe : *narod*), et il n'est pas le seul. Au pied des monuments de ce parc à Moscou, de nouveaux souvenirs sont en train de se créer, alors que, parallèlement, la nouvelle Russie est en voie d'être réconciliée et unifiée. Pour ce faire, les documents et les souvenirs des évènements passés sont recueillis de manière sélective et, dans les musées et sur les monuments comme celui-ci, on présente un nouveau passé qui sert les intérêts du présent.

La montée de Vladimir Poutine et le discours national russe

Pour comprendre les pensées et actions de Vladimir Poutine ainsi que celles d'autres politiciens contemporains russes, il est important de comprendre comment ils



Figure 1 : Le victorieux Saint George ayant tué le dragon sous la stèle au centre du Parc mémorial de la Victoire à Moscou. Photographe : Ekaterina Bouchard

perçoivent le passé. Il n'est pas nécessaire de voir celui-ci comme quelque chose qui serait une pure construction. Les Soviétiques ne construisent pas nécessairement le passé, mais le forment à partir d'images et de symboles liés à des événements de leur passé religieux et impérial russe, de manière à ce que celui-ci soit compris et non oublié, de manière à ce qu'il aide à comprendre le présent. En bref, ils supervisent le passé. À un niveau plus large, les récits culturels et sociaux qui forment aussi le passé le font plutôt par inadvertance.

Les musées sont particulièrement utiles pour comprendre le rôle de la guerre dans le discours moderne de la Russie. La Deuxième Guerre mondiale, ou la Grande Guerre patriotique, ainsi que l'appellent les Russes, est essentielle à leur identité. Ce conflit n'est pas le premier à être considéré comme faisant partie des Grandes Guerres patriotiques (c'est la guerre napoléonienne qui détient ce titre), mais il a été l'élément moteur de l'histoire soviétique. De la même manière que la Russie tsariste est devenue une grande puissance après la défaite de Napoléon, l'Union soviétique est devenue une puissance moderne en défaisant l'armée allemande. À la suite de la chute de l'Union soviétique, c'est une des quelques sources de fierté nationale qui a perduré. Les Russes peuvent identifier leur littérature et la défaite d'Hitler comme des éléments témoignant de la grandeur de leur peuple, et ces accomplissements ont été célébrés avec des monuments. Non seulement de nombreuses statues sont dédiées aux auteurs russes, mais il n'y a pas une ville dans l'ancienne Union soviétique qui n'ait pas une statue ou un monument érigé en l'honneur de la Grande Guerre patriotique. Comprendre ce que signifie cette guerre pour les Russes, c'est développer une meilleure compréhension de la politique russe contemporaine, ainsi que de la représentation que les Russes entretiennent de leurs souvenirs de guerre.

Les liens qui tissent les souvenirs de guerre et la politique de la Russie peuvent être décelés dans les discours des dirigeants de ce pays. En 2008 par exemple, l'ancien président Dmitri Medvedev note, dans son discours présenté lors du 63^e anniversaire de la victoire, que les événements dramatiques de la guerre ont été inscrits pour toujours dans « notre » mémoire, dans les pages de la biographie du pays, ainsi que dans celles des chroniques familiales. Le président souligne que « notre peuple » a accompli sa mission historique et a non seulement libéré son pays, mais aussi sauvé le monde du nazisme. Il surenchère en affirmant que le 9 mai est une célébration de l'esprit indomptable du peuple, et que la génération de cette guerre s'est battue au front pour les idéaux de liberté, de justice et de bien. Ce peuple a toujours, continue-t-il, aidé à résister à l'agression et à la violence. Il termine son discours avec un toast aux vétérans, ces soldats-libérateurs, ainsi qu'à une Russie forte et florissante (Medvedev 2008a:xvi). Le nouveau président de la Russie Vladimir Poutine affirme, lors de son discours du 9 mai 2012, que ce jour « nous » remplit de fierté car le grand *narod* est responsable de la défaite du nazisme, ce qui s'est accompli par une guerre qui a fait des millions de morts et blessés. Le président note que chaque famille possède ses héros et ses souvenirs, et fait allusion, comme Medvedev, à l'esprit du peuple vainqueur de l'ennemi qui s'est attaqué à la patrie. Il ajoute du même souffle que la Russie est multinationale (multiethnique). Poutine s'engage comme gardien de la mémoire des sacrifices des héros de la Grande Guerre patriotique et il promet de maintenir intacte la sainte vérité de la guerre (Poutine 2012). Poutine et Medvedev partagent le même discours : c'est le peuple qui a repoussé une attaque sanglante, qui a défendu la patrie et libéré l'Europe du nazisme. Le contenu de ces discours est conforme à ce que j'ai entendu chez certains Russes et russophones de l'Estonie, à la frontière de la Russie, et chez presque tous les Russes rencontrés en Russie et ailleurs depuis : les Russes, avec leur âme russe, sont tels un ours patient que ne veut pas s'attaquer à qui que ce soit. Mais s'il est embusqué, si son territoire est envahi et qu'il perd patience, il se défendra féroce et vaillamment. Il est néanmoins intéressant de souligner que dans le cas de la Grande Guerre patriotique, on fait peu mention du fait que l'Union soviétique ait tenté d'envahir la Finlande et qu'elle avait déjà envahi la Pologne à la suite du traité secret Molotov-Ribbentrop, ce que nous étudierons de plus près.

Cette image du peuple et de la nation comme vaillants défenseurs sous-tend le discours russe portant sur la guerre menée contre la Géorgie en août 2008. Rappelons que deux régions de la Géorgie, l'Abkhazie et l'Ossétie du Sud, étaient des provinces séparatistes soutenues par la

Russie, qui y avait placé des forces de maintien de la paix. La nuit du 7 au 8 août 2008, la Géorgie tente de reprendre l'Ossétie du Sud, et l'armée russe massée à la frontière envahit le pays. Dans les semaines qui suivent, la Russie reconnaît l'indépendance de ces deux régions et assure leur protection militaire. L'armée russe est alors qualifiée par le président Medvedev de libératrice, sauvant les peuples opprimés du génocide. Il définit cette dernière opération de façon similaire à la Grande Guerre patriotique, c'est-à-dire comme une guerre défensive, accusant l'ennemi d'atrocités contre un peuple sans défense. Ici, les souvenirs du passé sont utilisés dans les politiques contemporaines et servent à justifier les guerres menées au présent, de même que celles que pourrait livrer la Russie à l'avenir. En 2008, le président russe parle de la guerre contre la Géorgie en utilisant un langage qui évoque la Grande Guerre patriotique. S'adressant aux citoyens russes, il déclare d'emblée que l'armée russe a accompli avec succès son devoir, qui consiste à protéger les « femmes, enfants et aînés », alors que l'objectif du président de la Géorgie est le « génocide ». Ce discours exclut toute culpabilité russe, en faisant notamment abstraction des accusations de la Géorgie selon lesquelles il y aurait eu provocation, sous la forme de bombardements et d'entrée de blindés et de troupes russes en Ossétie du Sud avant même le déclenchement de la guerre. L'adjectif *mîrniï*, utilisé pour décrire les combattants russes et la population d'Ossétie du sud, se rapproche de « pacifique », de « paisible ». Parallèlement, on dit de l'armée géorgienne qu'en effectuant une *blitzkrieg*, elle a ignoré l'appel de la Russie à régler le conflit par la voie de la discussion. La Russie se présente alors comme devant un choix difficile : devoir se battre ou non, pour « sauver la vie des gens » et plus précisément les « femmes, enfants et aînés » ; une tournure de phrase qui est presque identique à celle utilisée dans la description faite par Medvedev quelques mois auparavant pour désigner les souffrances causées par les nazis. Dans le premier cas, il met les aînés au premier rang, dans le second les femmes et les enfants passent avant les aînés (Medvedev 2008a, 2008b). La guerre contre la Géorgie est donc une « Mini Guerre patriotique » où les Russes sont les vaillants défenseurs des peuples opprimés et ne sont coupables d'aucune agression. Comme je vais le démontrer, c'est également le discours qui est présenté dans les musées russes commémorant la Grande Guerre patriotique. La mémoire collective est donc sélective; elle peut être mobilisée aussi effectivement que les forces armées dans les guerres que se mènent les États dans le monde contemporain.

J'aurais pu étudier les conceptions russes de la Grande Guerre patriotique de nombreuses façons et, me pencher, par exemple, sur les rapports de journaux, les romans

soviétiques, les documentaires ou bien les films. Il s'est avéré plus intéressant d'étudier la façon dont la guerre est représentée dans les musées et dans les monuments érigés en son souvenir, car le discours qui y est articulé nous aide à mieux comprendre les politiques internes de même que les affaires étrangères de la Fédération russe. Mon analyse porte d'abord sur l'étude de deux musées moscovites : le complexe mémorial du Parc de la Victoire et le Musée des Forces armées centrales (l'ancien Musée de l'Armée rouge). Je n'argumenterai pas sur le fait que les musées ont mis en scène le discours qui prédomine aujourd'hui au sujet de la Deuxième Guerre mondiale en Russie; je souhaite plutôt démontrer ici comment le discours dominant est à la fois alimenté par la « curation » d'objets – devenus saints – liés à des souvenirs et à des émotions de guerre, et trouve également à s'exprimer dans les artefacts exposés dans ces musées, subtilement façonnés par un discours omniprésent mais dissimulé en arrière-plan.

Certes, ces musées, notamment le complexe mémorial du Parc de la Victoire, ont été analysés maintes fois. Schleifman (2001) nous présente une histoire des conflits entourant l'établissement du complexe mémorial, tandis que Forest et Johnson (2002:525) font l'analyse des « lieux de mémoire » en explorant la façon dont ces lieux s'articulent dans le « capital symbolique », tel que formulé par Pierre Bourdieu (1977, 1990). Le sommaire historique de Schleifman discute des conflits idéologiques et démontre que la déstalinisation (de Khrouchtchev) et la restalinisation partielle (sous Brejnev) du culte de Staline a empêché l'État soviétique de déterminer le contenu symbolique d'un lieu commémoratif dédié à Staline, et n'a donc jamais construit de parc mémorial à Moscou (Schleifman 2001:17). Avec l'effondrement de l'Union soviétique et le chaos politique et économique qui s'en est ensuivi, le discours officiel de la Grande Guerre patriotique a été mis en doute (*ibid.*). Aujourd'hui, on constate la réutilisation de ce même discours (Forest et Johnson 2002:531-532), maintenant peaufiné et intégré, entre autres, dans le grand thème d'une guerre mondiale soulignant les liens entre l'Union soviétique et ses alliés (Schleifman 2001:24). La réapparition de ce discours, à la fois patriotique et national, est surprenante car, tout comme l'observe Tumar-kin (1994:190), l'institution qu'était le culte de la Grande Guerre patriotique était arrivée à terme en 1990 (Forest et Johnson 2002:531). Je ne vise pas ici l'analyse des lieux et de l'histoire, mais plutôt l'articulation des artefacts historiques et culturels dans la « curation » d'un nouveau discours national. Ce nouveau discours vise à rehausser le statut sacré de la Grande Guerre patriotique, tout en cherchant la guérison de la nation. Je souhaite également articuler le « capital symbolique » (Bourdieu 1977,

1990; Forest et Johnson 2002) à l'habitus (Bourdieu 1990; Lizardo 2004:378), en démontrant comment les lieux de mémoire intégrés dans la vie quotidienne constituent un nationalisme banal (Billig 1995) qui peut servir à justifier la guerre entre États. Ce que Billig (1995) nomme le « nationalisme banal » est défini comme l'identité nationale ancrée dans le quotidien, recrée et affirmée dans les habitudes et les mœurs ordinaires de tous les jours.

Ce que je propose ici est une analyse ethnographique de l'articulation de ces discours sur la Grande Guerre patriotique. Elle est fondée sur une étude de terrain menée à Moscou et ailleurs en Russie depuis 1997 et porte sur l'articulation, dans les musées, d'un discours fondé en grande partie sur le non-dit et la mémoire populaire. L'analyse cherche à comprendre à la fois le discours étatique, le discours local et l'intégration des monuments dans le vécu quotidien. Pour ce faire, nous allons examiner la mémoire collective entourant la Deuxième Guerre mondiale, en démontrant que c'est dans la banalité quotidienne que la nation s'articule (Billig 1995). Cette recherche se veut holistique; je m'attacherai à souligner comment ces discours s'intègrent aux rituels ordinaires de la vie quotidienne. Dans le cas de la population russe, bon nombre de ces habitudes quotidiennes se sont articulées sous l'égide de Staline et d'autres dirigeants de l'Union soviétique.

La mémoire

Dans *Les abus de la mémoire* (1995), Todorov utilise le cas de l'Union soviétique comme exemple de « mainmise moins parfaite sur la mémoire ». Il explique que l'État communiste totalitaire menait une guerre *contre* la mémoire : « Les traces de ce qui a existé sont, ou bien effacées, ou bien maquillées et transformées; et les mensonges et les inventions se mettent à la place de la réalité; on interdit de chercher et de diffuser la vérité : tous les moyens sont bons pour parvenir à son but » (Todorov 1995:10). La question qui demeure est : pourquoi et comment un nouveau culte du passé s'est-il installé à la suite de la chute de l'État totalitaire? Le travail de Todorov éclaire le chemin analytique. Premièrement, il souligne que la mémoire ne s'oppose pas à l'oubli, mais se constitue de l'interaction entre l'effacement (l'oubli) et la conservation; ou, pour le dire dans ses mots : « [l]a mémoire, elle, est forcément une sélection : certains traits de l'événement seront conservés [...] » (Todorov 1995:14). Le discours étatique tente d'imposer sa sélection sur la mémoire collective. Cependant, la nouvelle mémoire proposée ne peut pas être entièrement fabriquée, car tout comme l'art, un discours historique et « oublieux du passé ne saurait se faire comprendre »

(Todorov 1995:21). La mémoire collective que propose le discours étatique doit s'aligner avec la mémoire individuelle, et doit être cohérente. Par exemple, les chercheurs estiment qu'il est possible que jusqu'à un million de femmes aient été violées par les forces de l'Armée rouge (Gottschall 2004:130; Grossman 1999:164). Et pourtant, lorsque Beevor (2002) écrit dans son traité sur l'histoire populaire de la guerre que l'Armée rouge a systématiquement violé des femmes, y compris des prisonnières (selon les données des archives secrètes du pouvoir soviétique), l'histoire est dénoncée par l'ambassadeur russe en Grande-Bretagne et désignée comme un « blasphème » (BBC News Online 2002). Tout comme l'explique Todorov : « Recevoir une révélation brutale sur son passé, être obligé de réinterpréter radicalement l'image qu'on se faisait de ses proches et de soi est une situation dangereuse qui peut se révéler insupportable et qu'on refusera avec véhémence » (Todorov 1995:25), et ce, tant au niveau individuel que collectif. D'ailleurs, ce qui reste est « [...] un passé quand même trié, certes, mais un passé quand même qui permet de flatter l'orgueil national et de suppléer à la foi idéologique déclinante » (Todorov 1995:28). En outre, pour mieux comprendre le phénomène de mémoire, on doit non seulement faire appel à la paire mémoire/souvenir, mais aussi au couple mémoire/habitude, tel que présentés par Ricœur (2000). Ricœur souligne l'importance des mécanismes de rappel, les capacités corporelles individuelles, ainsi que « les coutumes sociales, les mœurs, tous les *habitus* de la vie en commun, dont une partie est mise en œuvre dans les rituels sociaux » Ricœur (2000: 32). Ce processus de tri, dont le but est de rehausser l'orgueil et l'appartenance à une collectivité nationale, sera analysé dans les prochaines lignes. Il sera question de ce que j'appelle la « curation », et de l'importance de l'*habitus* tel que décrit par Ricœur (2000) ci-dessus, auquel sont associés les actes anodins comme les photos de mariage sous les mémoriaux voués à la guerre. La Russie contemporaine servira d'étude de cas.

Théorie : la « curation » de la nation

Ignatieff, dans son analyse des monuments soviétiques, confirme que c'est à l'époque soviétique que le culte des morts de la guerre s'est consolidé. Il souligne : « The cult of the Soviet war dead is a conscious attempt to draw meaning for the rituals of the present from the vast reservoir of past suffering » (Ignatieff 1984:159). C'est à l'ère soviétique que naît la tradition selon laquelle les nouveaux mariés laissent leur bouquet sous les monuments de guerre, liant ainsi leur destin avec celui des innombrables morts au combat (*ibid.*). Tumarkin (1994) détaille la façon

dont l'histoire a été falsifiée par la propagande soviétique afin de créer ce culte des morts. En outre, et comme le souligne Ignatieff (1984:161), les monuments destinés à la guerre sont les églises et autres lieux saints de l'État militarisé qu'était l'Union soviétique.

Dans son analyse, Ignatieff (1984:158) fait appel au concept proposé par Hobsbawm et Range (1983) : l'invention de la tradition. Celle-ci relève des théories qui portent sur la modernité de la nation, lesquelles avancent que toute nation est une communauté imaginée, inventée, créée ou construite, et qu'à *priori* ce sont toujours l'État et les grandes forces économiques qui marquent la modernité en tant que moteur, ou du moins courroie de transmission, ce qui génère la création de nations (Anderson 1983; Brubaker 1996; Gellner 1983; Greenfeld 1992; Hobsbawm et Ranger 1983; Hobsbawm 1990). Je propose une nouvelle métaphore, un néologisme : la « curation », pour décrire le processus par lequel l'État, les institutions étatiques, la société civile et les individus négocient et définissent les paramètres de la nation. Tout musée choisit des artefacts déjà existants et les réemballe en créant une narration sans auteur mais présentée d'une seule voix. Toutefois, s'il présente une interprétation qui va à l'encontre du vécu et des croyances des visiteurs, le musée risque de s'aliéner son propre public. Il aspire donc à une certaine concordance entre sa narration et celle des visiteurs. Le terme anglais « to curate » est plus précis que le terme français « conserver » car étymologiquement « curate » est dérivé du latin *curatus*, qui désigne la personne responsable du bon soin des âmes, comme le mot « curé » en français, qui est aussi dérivé du bas latin *curatus*.

La curation de la nation ferait donc appel à un processus similaire à ce qu'on retrouve dans un musée, tout en soulignant le fait que la nation est mise de l'avant comme une communauté sacrée, qui, dans les termes de Smith (2003:32), forme une communion sacrée avec le peuple. Dans le cas des souvenirs et des monuments voués à la guerre, il n'y a pas création mais plutôt recyclage et curation des discours qui prévalaient dans le passé. De plus, l'idée de guérison, de « curatif » est implicite dans le mot « curation ». En fait, la curation se fait très souvent lorsque la nation ou le pays se sentent menacés. Dans le cas de la Russie, c'est consécutivement à l'effondrement de l'Union soviétique, lorsque le pays tombe en crise économique, qu'on assiste à la récupération du projet de Parc mémorial de la Victoire et au rehaussement du capital symbolique lié à l'idéologie de la Grande Guerre patriotique et à la valeur du peuple face à l'ennemi (Forest et Johnson 2002; Schleifman 2001). On retrouve alors un discours qui était courant dans l'Union soviétique mais

qui est légèrement modifié pour mieux se conformer aux besoins de la nouvelle élite politique. L'Union soviétique faisait auparavant appel à un discours datant d'avant la Révolution afin de rallier le peuple; il était nécessaire de solliciter le sacré du passé afin de rattacher le peuple au présent. Par exemple, Lénine a été embaumé comme un saint du communisme et, comme tous les saints de l'orthodoxie russe, il ne devait pas se décomposer – ce qui enragea Trotski (Tumarkin 1983:174-175). Le fait qu'il n'ait toujours pas été inhumé est autant l'indice de l'ambiguïté de son statut de défunt que de celui d'une dévotion continue au communisme. Tout comme l'explique Verdery (1999:45), s'il n'est pas saint, il doit être enterré ; s'il est saint, il vaut mieux le garder sous vitrine. Finalement, peu importe qu'il soit saint ou non, le fait de le déplacer – en plus du risque d'un mauvais enterrement – pourrait porter malheur. La solution qui s'impose donc dans cette confusion rituelle, spirituelle et symbolique est tout simplement de ne rien faire et de laisser le défunt là où il repose.

L'analyse qui suit cherche à déceler comment la « curation » de la nation se fait en Russie, et de quelle façon le discours dominant qui en ressort quant à la nation influence le discours politique aux niveaux international, national et local. Pour ce faire, on procède à un récit ethnographique du rôle des musées et des monuments dans les souvenirs et les politiques des États de l'ancienne Union soviétique et d'ailleurs.

Guerres, musées et monuments

Evans et Lunn (1997b), dans un recueil qui porte sur la guerre et la mémoire au XX^e siècle, proposent un survol louable de l'articulation des souvenirs de guerre tels qu'exprimés dans les tribunaux de guerre, les musées et les monuments, mais également dans l'histoire orale, les films et la culture populaire. Un des objectifs des auteurs consiste à examiner le lien entre les souvenirs de guerre et l'identité nationale (Evans et Lunn 1997a:xvi). Il est évident que les États choisissent les guerres qui seront louées et celles qui ne seront pas commémorées par les discours étatiques. Par conséquent, les vétérans de ces dernières ne sont pas célébrés lors de leur retour. C'est le cas des prisonniers de guerre britanniques en Asie (Archer 1997), des anciens combattants de retour en Irlande après la « Grande guerre » (Leonard 1997) et des combattants français lors de la Guerre d'Algérie (Evans 1997). Toutefois, même lorsqu'une guerre n'est ni contestée ni ignorée dans le discours public, ce dernier est néanmoins circonscrit et les musées en définissent les normes narratives. Comme le souligne Noakes dans son analyse du Blitz dans les musées de Londres, les

musées créent les mythes. Dans le cas londonien, le Blitz a été mis de l'avant et prend de plus en plus de place dans les souvenirs de la guerre, parce que cet événement permet de créer la narration d'une nation unie et en guerre : « The Blitz has become an important part of public memories of the war because public images and memories of it overwhelmingly present a unified picture of Britain at war; a time when "we" were all soldiers at the front line » (Noakes 1997:90). Les musées articulent donc un discours qui met en scène un peuple uni sous la commande de Winston Churchill, qui fait fi des divisions internes pour défendre la nation et ses valeurs de liberté, de démocratie et de droits individuels (Calder 1991; Noakes 1997:90). L'exemple londonien est similaire au cas à l'étude, soit le discours public russe où Staline (ou ses généraux) dirige le peuple à l'encontre de l'ennemi afin de sauver la nation.

De la même façon, le rôle des monuments de guerre et du deuil est évident non seulement dans le cas de la Russie, que nous examinerons plus loin, mais également en Europe et ailleurs. Alors que les monuments paraissent très paisibles dans le paysage étatique, dans bien des cas, les politiques entourant l'édification de monuments et celles concernant la démolition de ces monuments ont donné lieu à des tensions et des conflits. Des exemples de ces guerres des monuments incluent les monuments et les politiques de francisation en Guadeloupe (Jennings 1998); les monuments érigés en « plein milieu de nulle part » en Argentine qui remettent en cause l'histoire coloniale ainsi que la conquête des peuples autochtones et témoignent de la réémergence du peuple Rankülche (Curtoni et al. 2003); la contestation de la nouvelle troisième vague féministe des monuments et des cérémonies marquant la Première Guerre mondiale en Australie (Inglis 1987); et, toujours en Australie, les monuments édifiant la nation, qui parfois doivent être analysés parallèlement aux conflits de classes qui existaient avant et après la guerre (Rainbird 2003). Ces exemples démontrent que d'anciennes guerres peuvent être de nouveau commémorées pour définir ou redéfinir les communautés au présent, et que des monuments du passé peuvent être contestés au présent afin de répondre à des conflits contemporains. Ce processus est très net dans le cas de l'Europe de l'Est et, comme en témoigne la Hongrie, certains monuments édifiant le communisme et les monuments soviétiques commémorant la guerre sont rasés, de nouveaux monuments érigés et d'anciens monuments oubliés sont mis, une fois de plus, à l'honneur (Foote et al. 2000).

Souvenirs de guerre en Russie

En Grande-Bretagne, en Australie, et dans plusieurs autres pays, les monuments et les souvenirs de guerre

sont centraux à la curation des mythes nationaux. La propagande soviétique a, quant à elle, réellement ravivé l'histoire russe dans le dessein d'encourager le patriotisme populaire, mais également afin de s'assurer la confiance de la population pendant la guerre. Le récit de guerre et de mort est lié à des souvenirs encore plus vieux qui rappellent la guerre et le sacrifice, et ce récit perdure encore en Russie et chez les populations russes des États qui ont succédé à l'Union soviétique. L'Église orthodoxe russe a aussi regagné du respect pendant la guerre puisqu'elle supportait inconditionnellement l'effort de guerre russe; elle s'est positionnée en tant que principale religion de la nouvelle Fédération de Russie. L'État soviétique a continué d'exploiter l'histoire russe dans le but de construire un parallèle entre le passé et le présent, tout comme la Russie incorpore à son tour l'histoire remaniée de l'Union soviétique dans l'histoire nationale de la Russie. Comme le raconte un manifeste soviétique datant de 1943 (publié l'année où l'hymne soviétique a été adopté) : « les fascistes allemands n'ont rien appris des défaites successives que les Russes ont infligé dans le passé à leurs hautains prédécesseurs. Possédant une obstination aussi bornée qu'une mule, ils persistent dans leur sale travail pour lequel leurs prédécesseurs ont été écrasés à maintes reprises » (pamphlet titré : « Alexandre Nevski » 1943:14-15).

L'État soviétique avait commencé à se réconcilier avec son passé russe et ce, bien avant cette guerre. En 1938, un des cinéastes russes les plus populaires, Sergei Eisenstein, présenta le film *Alexandre Nevski*. Ce film raconte comment le prince de Rus, Alexander de Novgorod (1220-1263), défit avec succès l'invasion des chevaliers allemands teutoniques sur les glaces du lac Tchoudskoe (lac Peipus en Estonie). Le film est truffé de références à propos de la « terre russe ». On y présente la terre de Rus à la suite de son invasion par les Mongols, dans un État affaibli, mais voulant encore se battre pour son territoire. Pour citer une chanson du film : « Nous ne céderons pas la terre russe. Les envahisseurs périront sous nos épées » (Leyda 1974). Les théoriciens modernistes tels que Brubaker (1996) et Laitin (1998) voudraient argumenter que ceci est la preuve de la construction soviétique d'une nation russe. Par contre, l'importance d'Alexander Nevski date de plusieurs siècles, car il est perçu depuis longtemps comme un héros. En effet, il a été reconnu comme un saint local en 1381 et canonisé par l'Église orthodoxe russe en 1547 pour son rôle joué dans la défense de la terre russe (un terme déjà utilisé au XII^e siècle) contre les envahisseurs teutoniques; sa mémoire a survécu dans le nord-est, son fils a fondé la dynastie des princes de Moscou et son nom a été utilisé par plusieurs générations de dirigeants afin de commémorer les héros de guerre. Beaucoup a

Anthropologica 55 (2013)

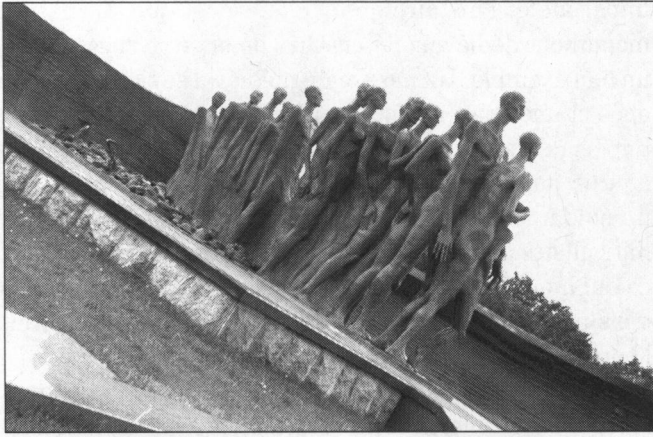


Figure 2 : Statue dédiée aux victimes des camps Nazis au Parc mémorial de la Victoire à Moscou. Photographie : Ekaterina Bouchard

été fait à l'époque de la Grande Guerre patriotique afin de cultiver « l'image virile » des ancêtres, incluant celle d'Alexander Nevski. Ces idées de terres russes et de nécessité de combattre les envahisseurs seront mises de l'avant lors de la Grande Guerre patriotique, puis après l'effondrement de l'Union soviétique, et lors de la montée d'un nouveau discours national russe que laissent présager Vladimir Poutine et Dmitri Medvedev.

Deux musées moscovites et les mémoriaux de guerre

Paradoxalement, le dernier monument dédié à la Grande Guerre patriotique n'a vu le jour qu'après l'éclatement de l'Union soviétique. Ce n'est qu'en 1958 que le terrain pour la construction d'un monument à la victoire soviétique lors de la Grande Guerre patriotique a été mis en réserve, et seulement en 1961 que les préparatifs pour la construction de ce grand monument ont débuté. Toutefois, le monument en tant que tel n'a jamais été érigé. Un modeste musée fut construit, dont la destruction fut exigée par des manifestants politiques en 1990 (Forest et Johnson 2002:531). Il faut attendre 1993 pour que le maire de Moscou, Iouri Loujkov, prenne en main la construction d'un parc mémorial. Comme le soulignent Forest et Johnson, la seule façon de récupérer le culte de la guerre était de promulguer un nouveau discours, celui du peuple russe qui avait gagné la guerre malgré Staline et le Parti communiste (Forest et Johnson 2002:532). J'appuie leur thèse selon laquelle la nation russe est mise de l'avant dans les années 1990, alors même que le passé est récupéré afin de légitimer un nouveau pouvoir étatique. L'histoire soviétique est réinterprétée sans pour autant être rejetée (Forest et Johnson 2002:539), et elle est insérée dans une plus longue histoire nationale russe.

Anthropologica 55 (2013)

La Grande Guerre patriotique : narrations sociales et monuments de guerre / 119

Une analyse plus approfondie du contenu même du musée qui se trouve au centre du Parc de la Victoire, comparé et opposé à celui du Musée des Forces armées, permet de tracer le discours national, maintenant central à la politique étrangère russe. Comme l'affirment Forest et Johnson (2002:539-540), Vladimir Poutine ressuscite et réhabilite à son tour le discours, les symboles soviétiques (y compris la musique de l'hymne soviétique, lequel est dorénavant utilisé comme hymne national de la Fédération russe) et la valorisation de Staline. L'analyse qui suit offre une étude détaillée du Parc de la Victoire, à savoir le musée au cœur du parc et le parc lui-même, afin de mieux décrire le processus par lequel le passé est présenté au grand public et la façon dont s'articule le discours national.

Le peuple et la Grande Guerre patriotique

Le thème principal du Musée du Parc de la Victoire, tout comme celui de tous les musées que j'ai visités à Moscou, a pour objectif de démontrer que ce n'est pas l'Armée rouge qui a fait la guerre, mais plutôt que c'est le *narod* qui a défait les fascistes. Ainsi, l'issue de la guerre n'a pas été déterminée par la puissance militaire d'une armée sur une autre, mais plutôt par les valeurs défendues et partagées par ceux qui étaient impliqués dans cette guerre. Pour citer Tchoukhraï (1995:4)² : « L'histoire de la Grande Guerre patriotique démontre que, même si les circonstances étaient très difficiles et sans espoir, le peuple, n'ayant pas perdu son honneur, a été capable d'accomplir des merveilles. Si le peuple n'avait pas eu d'honneur, tout aurait été de travers ». Ainsi, la victoire de l'Union soviétique n'a rien à voir avec la suprématie militaire; c'est plutôt une indication de la valeur du peuple. Cette perspective sous-tend le discours des musées contemporains de la Russie et elle est affirmée, comme nous l'avons vu, par les présidents de la Russie.

Une visite au Parc de la Victoire

L'analyse qui suit découle de plusieurs visites effectuées au fil des années au Parc de la Victoire. Ce parc est, comme je vais le démontrer, la cathédrale par excellence du discours russe quant aux souvenirs de guerre. Elle se veut un lieu sacré pour la nation, où sont commémorés les morts qui, au cours de l'histoire, ont sacrifié leur vie au nom de la nation et de la terre russes. Dans le paquet de cartes postales acheté lors de ma première expédition ethnographique, les descriptions du parc énumèrent fièrement les dimensions du site; le Monument de la victoire fait 142 mètres de haut, le Musée central de la Grande Guerre patriotique occupe une aire de 33 992 m², la galerie de photos adjacente couvre 3 550 m² additionnels, et

le Parc de la Victoire s'étend sur plus de 135 hectares. La construction du complexe, qui est un des projets favoris du puissant maire de Moscou, Iouri Loujkov, a coûté des millions de dollars et a été complété en 1995. L'administration moscovite ainsi que l'architecte du mémorial, Zourab Tsereteli, ont clairement opté pour le grandiose. Il s'agit de la dernière œuvre d'une collection de projets incluant une statue colossale de 60 mètres de Pierre le Grand construite sur la rive de la rivière Moscou, à un jet de pierre du Parc Gorky.

Fait marquant concernant le Parc de la Victoire : il ne s'agit pas d'un musée inspiré par les communistes, même si l'histoire qui y est racontée demeure pratiquement inchangée depuis les temps soviétiques. Dans ces nouveaux mémoriaux, ce qui est peut-être le plus frappant est la manière dont les symboles de la Russie tsariste ont été recyclés dans le but d'interpréter les événements ayant trait à la Russie soviétique. Le dragon fasciste repose sous les sabots du cheval cabré de Saint-Georges, saint patron de Moscou, symbole qui précède la Révolution bolchévique de 1917. Lance à la main, Saint-Georges arbore un air triomphant. Au-dessus de sa tête, des anges jouent de la trompette pour signaler la victoire et se tiennent prêts à couronner le vainqueur de lauriers dorés. Des croix gammées sont gravées sur les côtés du dragon. Sur la stèle, on peut voir de vaillants soldats portant la cape, bataillant l'ennemi au front. Les noms de différentes villes, à l'intérieur et à l'extérieur de la Fédération, sont aussi gravés sur la stèle, sans doute en mémoire des villes où beaucoup de soldats soviétiques (dont beaucoup étaient Russes par le fait même) périrent au front.

À l'intérieur du Musée central, dans un long bâtiment mince légèrement courbé et en marbre, sont illustrées les différentes façons au travers desquelles le passé discontinu est visuellement joint au présent pour créer une histoire harmonieuse. Une série de bustes est présentée sous deux drapeaux : un drapeau soviétique, à gauche, avec l'inscription « Pour notre terre maternelle soviétique » et le drapeau moderne de la Fédération russe à la droite. Ils commémorent différents généraux de la Russie impériale qui sont, pour la plupart, natifs du XVIII^e siècle. L'Union soviétique a peut-être été fondée par des révolutionnaires qui essayèrent de raser toutes les valeurs de la Russie impériale, notamment l'Église et les tsars, mais l'iconographie du mémorial ferme les yeux sur ces ruptures avec le passé, réconciliant le passé impérial, le passé communiste et le présent de la Russie d'aujourd'hui. Voilà qui constitue un exemple de curation car rien n'est inventé. Mais en présentant l'histoire sans rupture, on forge un discours de l'histoire ininterrompue de la nation qui fait se succéder l'histoire

impériale et l'histoire de l'Union soviétique. Le cas du monument dédié aux défenseurs de la terre russe en est un bon exemple. Un moscovite médiéval se tient avec une épée et une lance à la main, près d'un soldat de la Russie impériale habillé d'une tunique et tenant un mousquet équipé d'une baïonnette. La triade est complétée par un soldat moderne de la Deuxième Guerre mondiale, mitrailleuse à la main. Tous les trois possèdent une cape, ce qui ajoute à leur stature héroïque, et ils sont tous les trois postés dans la même direction, le regard balayant l'horizon. Leur posture est résolue, mais non agressive; ils tiennent leurs armes presque nonchalamment, attendant l'attaque ennemie. L'image véhiculée est celle de la Russie qui ne cherche pas la guerre (donc qui est pacifique), mais qui néanmoins reste vigilante; les envahisseurs finissent toujours par venir attaquer la terre russe.

Les concepteurs et les sculpteurs de ces monuments modernes ne sont, en aucun cas, les premiers à vouloir réconcilier les passés impérial et soviétique de la Russie. Durant la Deuxième Guerre mondiale, Staline et le Parti communiste se tournèrent vers l'Église orthodoxe pour lui demander d'aider l'État à entretenir un amour patriotique pour la terre natale, cultivant ainsi le grand nationalisme russe. Par exemple, dans le Musée des Forces armées centrales, une affiche appelle les Moscovites à se regrouper pour la défense de leur ville et de leur terre natale. On y voit des soldats soviétiques modernes et des soldats moscovites médiévaux sur le même champ de bataille, chargeant vers l'avant pour aller combattre l'agresseur³. Au-dessus, une citation de Dmitri Pojarski dit : « Notre droit de vous combattre jusqu'à la mort ». En-dessous, Staline invite les citoyens soviétiques à « être inspirés lors de cette guerre par les images viriles de nos grands ancêtres ».

Dans le même ordre d'idées, le contenu du Musée des Forces armées centrales est presque demeuré inchangé, mais du nouveau matériel a été ajouté afin de mieux intégrer le passé impérial russe. Alors que les premier et deuxième halls du musée sont formellement dédiés à la formation de l'Armée rouge, le visiteur peut aussi examiner différents uniformes et armes provenant de l'armée impériale russe. De plus, on y trouve une exposition dédiée aux photos et aux possessions des tsars et de leurs familles. Dans le musée, la transition de l'Armée impériale à l'Armée rouge s'avère de plus en plus évolutionnaire de nature, plutôt que révolutionnaire. Il semblerait alors qu'il n'y a pas de rupture dans le passé, seulement une continuité.

Si le Musée central de la Grande Guerre patriotique n'a pas besoin de réconcilier le passé de l'ère impériale avec celui de l'ère soviétique, il le fait pourtant, en

ignorant purement et simplement le Parti communiste. Par exemple, il y a dans le musée plusieurs expositions dédiées à l'Église orthodoxe et à son effort de guerre, mais le mot « communisme » n'y est pas même murmuré. Le fait que l'URSS soit à l'époque sous la direction du Parti communiste n'est pas même une seule fois mentionné dans l'ensemble des expositions. Un fait probant réside dans cet énoncé d'une des installations concernant l'effort de guerre dans la Russie de l'Est. Un jeune homme y est dépeint dans un environnement hivernal lors de la guerre. La légende mentionne que l'homme était un dirigeant du Parti, mais n'indique pas quel Parti il dirigeait. Les seules indications de l'orientation politique du pays à l'époque sont contenues à même les artefacts; seuls quelques entêtes de lettres ou articles de journaux, apparaissant occasionnellement, font allusion au récent passé politique du pays. Il semble que le peuple ait organisé lui-même l'effort de guerre sous la direction de Staline dans le but de défaire l'armée allemande.

La surprenante absence du Parti communiste dans le Mémorial de la Victoire peut être contrastée avec sa présence au sein du Musée des Forces armées centrales, fondé bien avant le Parti. En effet, ce musée rend ce qui est dû au Parti communiste et au rôle qu'il joua durant la Deuxième Guerre mondiale. Dans une des légendes est stipulé que le peuple soviétique ainsi que ses forces armées se rallièrent autour du Parti et que tous firent preuve d'héroïsme en défaisant l'armée allemande. Gravée tout en haut d'un hall dédié à la chute de Berlin, une citation de Lénine affirme que le peuple (ouvriers et paysans) ne sera jamais défait, tant et aussi longtemps qu'il fera la guerre pour le pouvoir soviétique. Dans le même hall, on peut observer une grande peinture murale (en fait une photo agrandie) de soldats allemands jetant leurs étendards sur la Place rouge de Moscou lors de la conclusion de la guerre. De l'autre côté du hall, les officiers Joukov et Rokossovski sont représentés sur leurs chevaux, marchant d'un pas lourd sur ces mêmes étendards. Cette peinture est une acquisition relativement récente (1985) et démontre l'importance grandissante de ces deux héros de guerre. Dans le mémorial de la Victoire, il y a deux expositions dédiées à leurs vies et carrières.

S'il s'avère que le Musée des Forces armées centrales n'est pas particulièrement obnubilé par une interprétation purement marxiste-léniniste de la guerre, le Parti n'est pas complètement ignoré. Le thème sous-jacent du mémorial de la Victoire est celui de l'innocent peuple soviétique souffrant aux mains des agresseurs fascistes. Même s'il est vrai que l'URSS a subi des pertes stupéfiantes au cours de la guerre, il est aussi vrai que tout ce qui pourrait représenter l'Armée rouge comme étant l'agresseur, au

lieu du défenseur, est ostensiblement absent des expositions. On en veut pour preuve l'exposition destinée au traité de délimitation et d'amitié conclu entre l'Allemagne et l'URSS, dans lequel le protocole secret qui visait à diviser l'Europe de l'Est entre les Allemands et les Soviétiques a été conclu. Si ce protocole n'est pas ignoré, il est subtilement camouflé. Dans ce pacte de non-agression – traité entre les négociateurs allemand (Ribbentrop) et soviétique (Molotov) –, la Pologne, les États baltes et d'autres États de l'Europe de l'Est furent divisés selon les sphères d'intérêts des deux pays signataires. Après avoir conclu ledit pacte via ce protocole secret, l'URSS dénonça le traité de non-agression et attaqua la Finlande, engendrant de ce fait une guerre de quatre mois. Malheureusement pour les stratèges soviétiques, les Finlandais ne respectèrent pas les termes du protocole secret de Ribbentrop et de Molotov, et l'armée soviétique fit montre de son manque d'entraînement : inefficace, elle fut incapable de battre les armées finlandais.

Dans tout musée, ce qui n'est pas exposé est tout aussi significatif que ce qui est contenu dans les expositions; cette absence participe aussi à la curation de la nation et à son histoire, dans les termes proposés précédemment. Au Parc mémorial de la Victoire, ces détails, ainsi que les ramifications des politiques soviétiques, ne sont pas mis en évidence. Dans une des expositions, on peut examiner une carte, en anglais, des frontières fixées par le pacte du 29 septembre 1939 entre Soviétiques et Allemands. En dessous, une légende en russe stipule que c'était la façon dont la Pologne devait être partagée entre l'Allemagne et l'URSS, selon les conditions du traité de délimitation et d'amitié. Alors que le traité de non-agression Molotov-Ribbentrop est bien en vue avec une photo de Staline serrant la main de Ribbentrop lors de la conclusion du traité, le protocole secret est montré dans l'exposition suivante seulement. Comme nous le verrons plus tard, les expositions sont assez déconnectées, et ce, de plusieurs façons, et une connaissance de base de l'histoire est nécessaire pour pouvoir retracer l'ensemble des informations – dites et non dites – car l'agression de l'Armée rouge, par exemple, est dissimulée afin de conserver l'image du peuple qui ne fait que se défendre face aux envahisseurs.

Un autre exemple est le massacre de l'Armée rouge dans la forêt Katyn. L'exposition admet que le 17 septembre 1939, en accord avec le protocole secret, l'Armée rouge envahit le territoire polonais. Plus de 250 000 prisonniers de guerre furent capturés. Parmi eux, près de 15 000 officiers, travailleurs, politiciens et autres personnes furent fusillés dans la forêt Katyn proche de Smolensk. Une lettre envoyée à Staline par Beria, le chef de la police secrète soviétique NKVD, confident de Staline

et architecte des Grandes purges, est exposée, mais pas de manière à être lue. Il a fallu un effort extraordinaire de ma part pour pouvoir la déchiffrer. Beria y révèle que 14 700 personnes furent exécutées. La photo qui accompagne cette information est discordante : quatre jeunes officiers polonais en train de sourire... officiers qui furent probablement tués par l'Armée rouge dans la forêt Katyn.

Dans la même exposition, on peut lire un télégramme envoyé par Ramsay depuis Tokyo à l'intention des commandants de l'Armée rouge; le message les informe que l'Allemagne envahira bientôt l'URSS. Cette note renseigne la direction soviétique que Berlin avait informé son allié du fait que l'invasion de l'URSS commencerait au cours de la deuxième moitié de juin 1941. L'exposition ne mentionne pas exactement qui était Ramsay, pas plus qu'elle n'examine l'importance du télégramme. Le mémorial n'aborde pas de façon critique les événements de la Deuxième Guerre mondiale. Au lieu de cela, le visiteur est tenu de parcourir une interminable exposition d'uniformes et d'équipements. Les images présentées sont d'ailleurs frappantes : des centaines de photos et six diaporamas générés par ordinateur mettant en valeur les principales batailles de la guerre. Par contre, peu de place est réservée à l'explication du contexte. C'est tout juste si l'on trouve un récapitulatif des événements principaux. Le musée n'a pas pour vocation de questionner les politiques de l'URSS au cours de la guerre : il sert à glorifier le peuple et l'effort de guerre.

Dans sa critique du mémorial, Maksimova (1992), journaliste au journal *Izvestia* et auteure qui commença à l'époque de la perestroïka à publier l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale refoulée par l'État, explique que ce ne sont pas les historiens qui ont conçu le musée, mais plutôt les généraux. Parmi les 150 membres fondateurs du musée, la majorité des membres du conseil étaient des activistes politiques, et presque tous des vétérans de guerre. Elle ajoute que le musée se fait un devoir de montrer l'horreur et la souffrance due aux pertes infligées, en expliquant pourquoi l'armée allemande a envahi le pays en un mois – armée allemande qui était de loin supérieure en nombre, en matériaux bruts et en forces armées. La direction de l'armée soviétique n'était alors pas à blâmer. Le musée est plutôt organisé de manière à libérer le brillant dirigeant et général Staline de toute responsabilité pour les événements ayant conduit à la guerre, ainsi que pour les quelques mois catastrophiques de l'invasion allemande. Les dirigeants de guerre ne sont jamais représentés comme étant des sans-talents qui contribuèrent à la mort d'un nombre incalculable de soldats (Maksimova 1992:3). Le musée n'invente donc pas la nation et n' imagine pas la guerre, mais il fait une

curation du passé afin de définir le peuple, la nation russe, qui a vaincu l'armée nazie.

Deux commandants soviétiques sont glorifiés dans le musée. Il s'agit des généraux Gueorgui Joukov et Constantin Rokossovski. Joukov y est représenté comme étant un brillant stratège, travailleur, très discipliné, viril et autonome. Dans l'exposition commémorant le centenaire de sa naissance, on ne trouve qu'un seul passage légèrement négatif à son sujet et celui-ci est postérieur à la guerre. Dans l'exposition, il n'y a aucune évocation de sa relation difficile avec Staline. Jamais n'est mentionné le fait que Joukov passa la totalité de l'année qui suivit la fin de la guerre en état d'isolement, de peur de se faire arrêter par la police secrète, ce qui n'est pas totalement anodin. Rokossovski, l'autre commandant, fut pour sa part purgé puis exilé avant la Deuxième Guerre mondiale. En fait, durant cette période, ce sont plus de 70 % des officiers de l'Armée rouge qui furent éliminés lors de purges militaires. Le Musée des Forces armées centrales expose 80 photos d'officiers hauts gradés tués dans « l'épuration politique » de Staline à la fin des années 1930. Cela n'est pas examiné dans le mémorial.

Le message sous-jacent du Musée des Forces armées centrales est en grande partie similaire à celui du musée situé au Parc de la Victoire. Le Musée des Forces armées centrales possède, dans ses collections, une copie du protocole secret. Le visiteur consciencieux trouvera une copie du document incluse dans un grand album situé dans un des halls : « Les politiques externes de l'URSS en 1939-1940 ». Le protocole secret a été publié pour la première fois à *Pravda* en 1989. Toutefois, la publication du protocole secret n'a pas nécessairement mené à une réévaluation des autres objets exposés. Sur la même table se trouve un autre album comprenant des photos et des informations sur la guerre finno-soviétique, tout juste à côté de l'album des politiques de l'URSS. Il y a un paragraphe expliquant que l'objectif de cette guerre était de gagner du territoire supplémentaire autour de Leningrad (Saint-Petersbourg). De plusieurs façons, c'est la même interprétation dogmatique de la guerre qui existait en URSS. Le musée ne représente pas l'URSS comme étant un pays agressif; il n'y a pas d'exposition de l'invasion soviétique en Hongrie ou en Tchécoslovaquie. Toutefois, il existe une exposition traitant du retour des soldats russes arrivant de l'Europe de l'Est après la chute du mur de Berlin. On y trouve quelques photos de soldats souriants qui retournent sur leur terre natale, deux petits morceaux du mur de Berlin et quelques plaques et babioles, résumant la présence de l'Armée rouge en Europe de l'Est pendant presque un demi-siècle.

Le Musée des Forces armées centrales ne cherche pas à défier ou critiquer ouvertement les activités, passées ou actuelles, de l'État ou des forces armées. Cela est dû en grande partie à une forte présence des héros de guerre. En plus de l'attrait varié de l'exposition (uniformes, fusils, chars d'assaut et répliques de missiles en taille réelle), chaque hall du musée est rempli de photos et de biographies de différents héros. Cette emphase sur les héros de guerre, et la présentation de leurs objets personnels, permettent au musée de prendre ses distances face à l'analyse et l'interprétation puisqu'une photo, une montre-bracelet et quelques autres babioles étranges ne constituent pas un défi direct aux activités de l'État. Prises globalement, les photographies présentent néanmoins une narration subtile qui est, de plusieurs façons, une représentation parallèle à celle du Mémorial de la Victoire. Cette narration véhicule que la Grande Guerre patriotique impliqua de braves individus qui combattirent vaillamment afin de protéger leur terre natale de l'agresseur étranger.

Toutefois, cette méthode descriptive n'est pas utilisée lorsqu'il s'agit de la guerre afghane. Entre autres documents, l'exposition comprend un traité, datant de 1921, conclu entre la Fédération socialiste russe (l'URSS n'avait pas encore été créée) et l'Afghanistan. Y est aussi exposé un traité, signé par Brejnev et la direction de la République démocratique de l'Afghanistan. L'exposition contient, bien évidemment, les photos obligatoires et les objets personnels d'un certain nombre de héros de guerre, mais on fait peu mention de la destruction causée par l'armée soviétique. Il y a toutefois une liste chiffrant les pertes de guerre, déclinée par nationalité; parmi 13 833 morts, 6 879 étaient Russes. Sur une note positive, un document explique que beaucoup fut accompli dans le domaine de la médecine. Finalement, une copie de la lettre écrite par le commandant de la 40^e Armée est exposée, dans laquelle celui-ci explique que les soldats étaient en Afghanistan pour répondre aux besoins de l'internationalisme socialiste ainsi que pour protéger la souveraineté et l'indépendance de ce pays.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu de subtils changements au niveau du musée et des artefacts depuis 1980 et les événements de la *glasnost*. Une nouvelle exposition a récemment été ajoutée, montrant des uniformes, des fusils et divers autres artefacts datant de la Russie impériale. De même, l'histoire de la révolution a récemment changé. Depuis 1987, une nouvelle peinture représentant les meneurs bolchéviques est exposée. Il est frappant de voir que presque tous les individus présents sur cette peinture couvrant le mur ont été tués lors des purges militaires sous la direction de Staline. Néanmoins, Trotski est encore représenté comme un agitateur : pendant que

le jeune Staline se tient derrière Lénine au centre de la peinture en regardant par derrière, Trotski est sur le côté, regardant furtivement au loin. Cela signifie que, depuis l'ère de Gorbatchev, Trotski a émergé à nouveau dans l'histoire soviétique, mais seulement comme une figure marginale toujours suspecte aux yeux de l'État. La peinture la plus récente a été ajoutée en 1995 afin de commémorer le 300^e anniversaire de la marine russe. Pierre le Grand se tient debout sur les quais, adoptant une position royale. Les nobles et les officiers de l'Église se trouvent à gauche, quelques marins sont à droite et les bateaux de la nouvelle marine russe se démarquent à l'horizon. Le nouveau matériel est ajouté au musée par accumulation, ce qui contribue lentement à un renouveau du discours, lequel n'est pas radicalement différent de l'ancien : bien qu'il ait complètement abandonné le marxisme-léninisme, ses thèmes fondamentaux et ses prémisses sont demeurés intacts pour l'essentiel.

Dans le musée de la Grande Guerre patriotique, le destin de millions de soldats et d'officiers allemands faits prisonniers de guerre n'est pas exposé. C'est particulièrement frappant, puisque beaucoup de kiosques montrent le génocide allemand des civils innocents durant la guerre. Les prisonniers de guerre soviétiques, quant à eux, participèrent à l'effort de guerre et souffrirent durant celle-ci, mais les survivants revinrent pour vivre en infamie après la conclusion de la guerre. Certains de ces prisonniers qui avaient survécu aux camps allemands trouvèrent finalement la mort dans des camps soviétiques. Or, une telle information porterait préjudice au message sous-jacent du musée, selon lequel la guerre est une tragédie nationale qui s'est terminée en une grande victoire.

Au summum de la *glasnost*, Gorbatchev a encouragé les historiens soviétiques à remplir les « trous noirs » de l'histoire. Cela les a incités (ainsi que les non-historiens) à examiner l'histoire soviétique. Ce n'est pas parce que l'euphorie s'est maintenant apaisée et que l'Union soviétique n'est plus que les musées russes se dédient nécessairement à la présentation d'une nouvelle interprétation de l'histoire. Si le mémorial de guerre peut servir d'exemple de musée postsoviétique, il est clair que le vieux discours élaboré à l'époque de Staline n'est pas entièrement abandonné. Il serait alors plus judicieux d'affirmer qu'il a été aisément recyclé. Les vieux héros de guerre continuent d'être glorifiés, et les humiliations subites continuent d'être rappelées. Maksimova (1992) a raison de dire que sur la colline du mémorial, le mythe stalinien a été gravé dans l'or. Les Russes sont appelés une fois de plus à ne pas oublier leurs grands ancêtres.

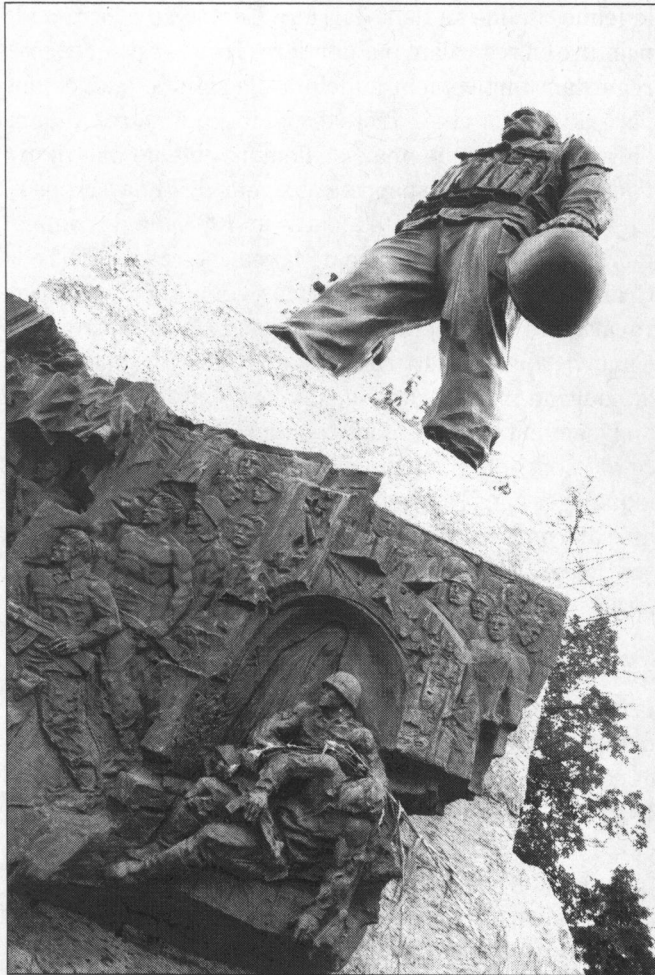


Figure 3 : Une des nombreuses statues dédiées aux soldats de la Grande Guerre Patriotique à Moscou. Photographie : Ekaterina Bouchard

En conclusion, les mémoriaux dédiés à la Grande Guerre patriotique font partie du paysage, puisqu'ils sont des manifestations culturelles d'un passé commun. Les institutions d'État et les musées aident à la curation de la nation, mais leur succès repose sur l'acceptation du discours par la population qui s'y reconnaît et qui, à son tour, intègre ces monuments dans son vécu quotidien. Les Russes octroient encore beaucoup de valeur au fait qu'ils ont défait les fascistes et se rappellent encore de ceux qui sont morts au combat. C'est ce qui explique pourquoi les Russes de la diaspora habitant les États autour de la Russie, à savoir les anciennes républiques de l'Union soviétique, refusent de se voir comme des occupants dans leur ville, dans leur maison et dans leur *rodina*. De même, ce discours est sous-jacent à la rhétorique de l'État russe vis-à-vis des guerres récentes, dont celle menée par la Russie contre la Géorgie en 2008. L'armée russe est présentée comme une armée de libération qui protège les peuples

ossète et abkhaze de l'agression géorgienne. La guerre est rappelée avec passion et souffrance, puisqu'elle est considérée comme une période où tous les attributs positifs de « l'âme russe » ont clairement été mis en évidence. La guerre a anobli l'âme russe, réconcilié un peuple divisé par des années de répression, et unifié celui-ci face à un ennemi commun. L'articulation et la « curation » d'un nouveau discours fièrement patriotique – alors que l'État russe était largement en faillite dans les années chaotiques de la dernière décennie du XX^e siècle – servent à établir la fondation d'une nouvelle montée en puissance de l'État russe au XXI^e siècle, soutenant une politique militaire plus musclée sur le plan international, et dont les conséquences sont toujours inconnues.

Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement les personnes qui m'ont aidé au cours de la rédaction, que ce soit à la révision du manuscrit ou en apportant des commentaires qui ont enrichi la version finale : Nathalie Boucher, Carine Guindon, Brigitte Aubertin, Jean-Pierre Garneau et Gerry McNulty, entre autres; les pairs qui ont révisé anonymement ce manuscrit en faisant des suggestions judicieuses, ainsi que Sylvie Poirier, rédactrice francophone d'*Anthropologica*. Leur aide a été grandement appréciée. Je souligne également que le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a financé en partie cette recherche.

Michel Bouchard, Department of Anthropology, University of Northern British Columbia, 3333 University Way, Prince George, British Columbia, V2N 4Z9, Canada. E-mail : michel@unbc.ca.

Notes

- 1 Cette phrase est gravée sur une épée offerte au parc de la Victoire par le président russe Boris Eltsine. Saint Alexandre Nevski était perçu comme un élément central dans l'histoire russe, elle-même importante dans la culture russe contemporaine. Cela est principalement dû à un film produit par un des premiers directeurs soviétiques, Sergeï Eisenstein, dont il sera question plus loin.
- 2 Le journal de langue russe, *Estonia*, choisit de réimprimer un article qui fut publié dans le journal russe *Literaturnaya gazeta*, dans lequel un vétéran, Grigoriy Tchoukhraï, se montre très critique face au révisionnisme concernant la guerre.
- 3 L'Église orthodoxe a fait ce lien avec le passé de manière plutôt rapide. Lors de l'invasion de l'armée allemande, elle a immédiatement cherché à mobiliser la population. La population soviétique a dû attendre dix jours avant d'entendre Staline se prononcer. L'Église amassa des fonds et finança deux divisions de chars d'assaut : la Dimitrii Donskoi et la Aleksander Nevski.

Références

- Anderson, Benedict R. O'Gorman
1983 *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. London: Verso.
- Archer, Bernice
1997 "A Low-Key Affair": Memories of Civilian Internment in the Far East, 1942-1945. *Dans War and Memory in the Twentieth Century*. Martin Evans et Kenneth Lunn, dirs. Pp. 45-58. Oxford, New York: Berg.
- BBC News Online
2002 Red Army Rapists Exposed. April 29. Document électronique, <http://news.bbc.co.uk/2/hi/europe/1939174.stm>, consulté le 12 décembre 2012.
- Beevor, Antony
2002 *Berlin: The Downfall 1945*. New York: Viking.
- Billig, Michael
1995 *Banal Nationalism*. London, Thousand Oaks: Sage.
- Bourdieu, Pierre
1977 *Outline of a Theory of Practice*. Cambridge: Cambridge University Press.
1990 *The Logic of Practice*. Stanford: Stanford University Press.
- Brubaker, Rogers
1996 *Nationalism Reframed: Nationhood and the National Question in the New Europe*. Cambridge, New York: Cambridge University Press.
- Calder, Angus
1991 *The Myth of the Blitz*. London: J. Cape.
- Curtoni, Rafael, Axel Lazzari et Marisa Lazzari
2003 Middle of Nowhere: A Place of War Memories, Commemoration, and Aboriginal Re-Emergence (La Pampa, Argentina). *World Archaeology* 35(1):61-78.
- Evans, Martin
1997 Rehabilitating the Traumatized War Veteran: The Case of French Conscripts from the Algerian War, 1954-1962. *Dans War and Memory in the Twentieth Century*. Martin Evans et Kenneth Lunn, dirs. Pp. 73-88. Oxford, New York: Berg.
- Evans, Martin, et Kenneth Lunn
1997a Preface. *Dans War and Memory in the Twentieth Century*. Martin Evans et Kenneth Lunn, dirs. Pp. xv-xx. Oxford, New York: Berg.
1997b *War and Memory in the Twentieth Century*. Oxford, New York: Berg.
- Footo, Kenneth E., Attila Tóth et Anett Árvay
2000 Hungary after 1989: Inscripting a New Past on Place. *Geographical Review* 90(3):301-334.
- Forest, Benjamin, et Juliet Johnson
2002 Unraveling the Threads of History: Soviet-Era Monuments and Post-Soviet National Identity in Moscow. *Annals of the Association of American Geographers* 92(3):524-547.
- Gellner, Ernest
1983 *Nations and Nationalism*. Ithaca: Cornell University Press.
- Gottschall, Jonathan
2004 Explaining Wartime Rape. *Journal of Sex Research* 41(2):129-136.
- Greenfeld, Liah
1992 *Nationalism: Five Roads to Modernity*. Cambridge, London: Harvard University Press.
- Grossman, Atina
1999 *A Question of Silence: The Rape of German Women by Soviet Occupation Soldiers*. *Dans Women and War in the Twentieth Century*. Nicole Dombrowski, dir. Pp. 116-137. New York: Garland Publishing.
- Hobsbawm, Eric J.
1990 *Nations and Nationalism since 1790: Programme, Myth, Reality*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hobsbawm, E. J., et T. O. Ranger
1983 *The Invention of Tradition*. Cambridge, New York: Cambridge University Press.
- Ignatieff, Michael
1984 Soviet War Memorials. *History Workshop* 17:157-163.
- Inglis, Ken
1987 Men, Women, and War Memorials: Anzac Australia. *Daedalus* 116(4):35-59.
- Jennings, Eric T.
1998 Monuments to Frenchness? The Memory of the Great War and the Politics of Guadeloupe's Identity, 1914-1945. *French Historical Studies* 21(4):561-591.
- Laitin, David D.
1998 *Identity in Formation: The Russian-Speaking Populations in the near Abroad*. Ithaca: Cornell University Press.
- Leonard, Jane
1997 Facing "the Finger of Scorn": Veterans' Memories of Ireland after the Great War. *Dans War and Memory in the Twentieth Century*. Martin Evans et Kenneth Lunn, dirs. Pp. 59-72. Oxford, New York: Berg.
- Leyda, Jay
1974 *Eisenstein: Three Films*. New York: Harper & Row.
- Lizardo, Omar
2004 The Cognitive Origins of Bourdieu's Habitus. *Journal for the Theory of Social Behaviour* 34(4):375-401.
- Maksimova, Ella
1992 Na Poklonnoi Gore Otlivaiout V Zolote Stalinski Mif O Voine [Sur le mont Poklonnaia, les mythes staliniens de guerres sont coulés en or]. *Dans Izvestia*. Pp. 3.
- Medvedev, Dmitrii
2008a Vystuplenie Na Priižve V Chest' 63-ĭ Godovshchiny Pobedy V Velikoĭ Otechestvennoĭ Voine [Discours lors d'une réception en l'honneur du 63^e anniversaire de la victoire dans la Grande Guerre patriotique].
2008b Zaĭavlenie Prezidenta Rossiĭskoi Federatsii Dmitri Medvedev [Déclaration du président de la Russie, Dmitri Medvedev].
- Noakes, Lucy
1997 Making Histories: Experiencing the Blitz in London's Museums in the 1990s. *Dans War and Memory in the Twentieth Century*. Martin Evans et Kenneth Lunn, dirs. Pp. 89-104. Oxford, New York: Berg.
- Poutine, Vladimir
2012 Torjestvennyi Priižve D Chest' 67-ĭ Godovshchiny Velikoĭ Pobedy [Réception en l'honneur du 67^e anniversaire de la Grande Victoire].

- Rainbird, Paul
2003 Representing Nation, Dividing Community: The Broken Hill War Memorial, New South Wales, Australia. *World Archaeology* 35(1):22-34.
- Ricœur, Paul
2000 *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris: Le Seuil.
- Schleifman, Nurit
2001 Moscow's Victory Park: A Monumental Change. *History and Memory* 13(2):5-34.
- Smith, Anthony D.
2003 *Chosen Peoples*. Oxford, New York: Oxford University Press.
- Tchoukhraï, Grigori
1995 50 Let Spustia. *Fakty. Dokumenty. Versii*. [50 Years Later. Facts. Documents. Versions]. *Dans Estonia*. Pp. 4. Tallinn.
- Todorov, Tzvetan
1995 *Les abus de la mémoire*. Paris: Arléa.
- Tumarkin, Nina
1983 *Lenin Lives!: The Lenin Cult in Soviet Russia*. Cambridge: Harvard University Press.
1994 *The Living and the Dead: The Rise and Fall of the Cult of World War II in Russia*. New York: Basic Books.
- Verdery, Katherine
1999 *The Political Lives of Dead Bodies: Reburial and Postsocialist Change*. New York: Columbia University Press.
-